

COURAGE ET DÉVOUEMENT

HISTOIRE DE TROIS JEUNES FILLES

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD

N 24
163*BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES*

CHARLES DESLYS

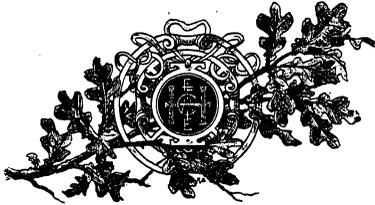
COURAGE ET DÉVOUEMENT*HISTOIRE DE TROIS JEUNES FILLES*

LA PETITE MÈRE

LA MONTÉNEGRIQUE — L'IRLANDAISE

ILLUSTRÉ PAR F. LIX ET GILBERT

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LA PETITE MÈRE

CHAPITRE PREMIER

Gérardmer.

C'était au lendemain de cette paix désastreuse qui venait de nous arracher deux provinces.

Par la route de la vallée de Munster, des émigrants alsaciens montaient vers la Schlucht.

Hier encore ce col ou passage, librement ouvert sur la crête des Vosges, mettait en communication deux départements français... C'était maintenant la frontière de France !

Un poteau l'attestait, déjà zébré des couleurs allemandes.

A la vue de cet emblème douloureux, les voyageurs firent halte, et, sans qu'une parole s'échangeât entre eux, comme par un tacite accord, ils se retournèrent.

Ils étaient une centaine environ : des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards. Les plus fatigués, les plus faibles avaient trouvé place sur les chariots qui se suivaient à la file, chargés de meubles, de literie, de malles et de paquets, d'ustensiles de ménage. Quelques animaux familiers se montraient çà et là : une vache, une chèvre, des chiens. On eût dit une de ces caravanes américaines qui s'en vont vers le Far West.

Mais volontairement, ceux-ci ! Des émigrants, des aventuriers ! Ceux-là, bien au contraire, regrettaient amèrement le pays natal, d'où les chassait l'impitoyable loi du vainqueur. Des expatriés, des bannis !

Aussi quelles figures désolées ! Il y avait des larmes dans tous les yeux ; sur toutes les lèvres ce même soupir ou ce même cri : « Alsace !... Alsace ! »

Où, elle était là, devant eux, à leurs pieds, notre pauvre et chère Alsace... Elle s'étendait à perte de vue, depuis les pentes de la vallée jusqu'aux bords du Rhin, qui par places miroitait au loin sous les feux du couchant. L'écho des cloches de Munster arrivait jusqu'aux exilés, comme pour leur dire un suprême adieu. Ils distinguaient, ou plutôt ils devinaient, dans la brume, les flèches de la cathédrale de Colmar. Quelques pas encore, et ces derniers aspects, ces derniers accents de la patrie abandonnée, ils ne les entendraient plus, ils ne les verraient plus !

On s'attardait donc à ce navrant spectacle. Sur les chariots mêmes, tous les regards, tous les gestes étaient dirigés vers l'Est. Au tournant de la route, le plus près possible de la perspective, on voyait s'agiter des chapeaux et des mouchoirs. Quelques femmes s'étaient agenouillées : elles priaient. Les hommes se serraient la main fiévreusement. Parmi les fleurs sauvages qui tapissaient les rochers, une fillette vêtue de deuil choisissait la plus vivace et la transplantait soigneusement dans son gobelet d'étain.

Un vieillard, qui paraissait être le pasteur du troupeau, s'approcha d'elle et lui demanda :

« Que fais-tu donc là, mon enfant ? »

— Vous le voyez, répondit-elle avec une pieuse émotion j'emporte une bruyère d'Alsace... et dans de la terre d'Alsace ! »

Un peintre eût été frappé de sa physionomie, de son attitude. Elle était charmante ; elle pleurait.

Quant au vieillard, grand, sec, alerte encore, les traits expressifs, le sourire aux lèvres et le tricorne sur la nuque, il avait une de ces bonnes et cordiales figures auxquelles vont si bien les cheveux blancs.

« Mina, dit-il à la fillette, c'est une inspiration qui te fait honneur. Mais hâte-toi... je donne le signal du départ... »

En effet, s'adressant aux autres, qui tous semblaient reconnaître sa patriarcale autorité :

« Mes amis, reprit-il à haute voix, la journée s'avance et l'on nous attend... Détournons nos regards du paradis perdu... Re-mettons-nous en marche vers la terre promise ! »